



Visiteurs français de marque à Québec (1850-1885)

Antoine Roy, M.S.R.C.

Numéro 22, 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079979ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079979ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (1957). Visiteurs français de marque à Québec (1850-1885). *Les Cahiers des Dix*, (22), 213–226. <https://doi.org/10.7202/1079979ar>

Visiteurs français de marque à Québec (1850-1885)

Par ANTOINE ROY, M.S.R.C.

Jean-Jacques-Antoine Ampère (1851)

Ce n'est pas le mathématicien André-Marie Ampère qui vint à Québec, ainsi qu'on l'a quelquefois écrit, mais son fils Jean-Jacques-Antoine, littérateur et historien. Né à Lyon le 12 août 1800, il se livra plutôt à la littérature qu'à la science où son père aurait voulu le voir suivre ses traces. Ami de Mme Récamier, le jeune Ampère fut de bonne heure admis dans la société des grands écrivains et collabora au *Globe* et à la *Revue française*. En 1833, il obtenait la chaire d'histoire de la littérature française au Collège de France. Il publia par la suite *L'Histoire littéraire de la France, La Grèce, Rome et Dante, L'Histoire romaine, César, Scènes historiques*, etc., etc. Grand voyageur, Ampère parcourut les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Italie, l'Égypte, la Nubie, les deux Amériques, etc., etc. Il décéda à Pau le 27 mars 1864. C'est en octobre 1851 que Ampère vint à Québec. Son ouvrage *Promenade en Amérique*¹, édité pour la première fois à Paris en 1855, est très aimable pour les Canadiens français. L'honorable P.-J.-O. Chauveau écrivait en 1864 : « Ampère a été un des premiers et des plus bienveillants appréciateurs du Canada en France, et il a contribué à cette espèce de résurrection de l'ancienne colonie dans l'esprit de sa mère-patrie dont nous sommes maintenant témoins ». Le passage suivant du récit de voyage d'Ampère fait voir avec quels sentiments il prit congé de nous : « J'aurais longtemps écouté M. Marcou qui me rappelait les anciens missionnaires des forêts de l'Amérique; je le quitte à regret et avec une véritable émotion. Je traverse le fleuve la nuit, dans un canot conduit par des Iroquois, qui parlent entre eux dans leur langue. Il ne tient qu'à moi de me croire de deux cents ans en arrière, mais l'illusion ne serait pas de longue durée. Le canot des Iroquois me conduit

¹ *Promenade en Amérique : Etats-Unis, Cuba, Mexique*. Paris : Michel Lévy frères, 1855. 2 vols. in-8.

au bateau à vapeur sur lequel je vais par le Saint-Laurent gagner le lac Ontario. Je dis adieu au Canada avec une certaine tristesse, il me semble abandonner de nouveau la France ».

Emile de Fenouillet (1854)

Pourquoi M. de Fenouillet était-il venu à Québec? Probablement dans l'espoir de se créer une situation car il n'avait pas de fortune. Il était né à Hyères, département du Var, en France, et avait fait son droit à Aix. Après une courte résidence à Montpellier, il s'était rendu à Paris où il eut quelque rapport avec le journal *L'Epoque* dont il était un des actionnaires. Plus tard, M. de Fenouillet voyagea en Allemagne et il fut trois ans professeur à l'Université de Bonn. C'est de là qu'il fournit à *L'Univers* de Louis Veuillot d'intéressantes lettres sur l'Allemagne. M. de Fenouillet arriva à Québec à la fin d'octobre 1854. Il fut d'abord rédacteur au *Journal de Québec* (1854-1856), puis, avec la protection de l'honorable P.-J.-O. Chauveau, il devint professeur à l'École Normale Laval, collaborant en même temps au *Journal de l'Instruction Publique*. Malheureusement, la santé lui faisait défaut et les dernières années de son professorat lui furent très pénibles. Emile de Fenouillet décéda à Québec en juin 1859, à l'âge de cinquante-trois ans. « Homme instruit, honorable et bon, il emporta avec lui le respect et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu ».

Paul-Henry de Belvèze (1855)

C'est le vendredi, 13 juillet 1855, à six heures de l'après-midi, que la corvette la *Capricieuse*, remorquée par l'*Advance* envoyée par le gouvernement à sa rencontre, fit son entrée dans le port de Québec. C'était, comme l'on sait, le premier vaisseau de guerre français qui remontait le Saint-Laurent depuis la Conquête. La terrasse Saint-Louis, les quais, tous les points qui avaient vue sur le fleuve étaient remplis d'une foule enthousiaste qui, aussitôt qu'elle aperçut la corvette, se mit à crier des hourras chaleureux. Une fois ancrée, la *Capricieuse* salua le drapeau de la citadelle de 21 coups de canons qui lui furent rendus aussitôt. Le lendemain, le maire de Québec, assisté du conseil municipal et de tous les personnages officiels, se rendit au quai de la Reine, pour y recevoir M. de Belvèze, commandant de la *Capricieuse*. Après la réponse de M. de Belvèze à l'adresse du maire, tous montèrent en voiture et se rendirent à l'Hôtel du Gouvernement où les attendait le gouverneur Head, avec son conseil et un

brillant état-major. Le 18 juillet 1855, le commandant de Belvèze et une partie de son équipage assistaient à la pose de la pierre angulaire du monument des Braves de 1760. Pendant le séjour de la *Capricieuse* dans le port de Québec, M. de Belvèze visita Montréal, Ottawa, Kingston, Toronto, Trois-Rivières et plusieurs autres villes. Partout, il fut reçu avec un enthousiasme indescriptible. La *Capricieuse* leva l'ancre le samedi, 25 août, vers les dix heures du matin. L'état-major de la *Capricieuse* se composait des officiers suivants : Paul-Henry de Belvèze, capitaine de vaisseau, commandant, chef de la division navale de Terre-Neuve; M. Gauthier, lieutenant de vaisseau, chef d'état-major; M. Guiastrennec, lieutenant de vaisseau, second du bâtiment; M. Crespin, enseigne de vaisseau, officier d'ordonnance du chef de division; MM. Laisné et de Borely, enseignes de vaisseau; M. de Waresquiel, secrétaire du commandant; M. Ripert, officier d'administration; M. Simon, chirurgien major; M. Gauthier, chirurgien auxiliaire; M. l'abbé Lichou, aumônier. C'est pendant le séjour de la *Capricieuse* dans le port de Québec que Crémazie publia son beau poème *Le vieux soldat canadien* qu'il dédia aux marins de la corvette française.

Camille Urso (1855)

Camille Urso, violoniste, était la fille de Salvator Urso, organiste de l'église Sainte-Cécile à Nantes. Elle reçut ses premières leçons de son père, et moins d'un an après avoir commencé l'étude du violon, elle donnait un concert qui fut un triomphe complet. Salvator Urso conduisit alors sa fille à Paris, pour la faire entrer au Conservatoire. Mais ici une difficulté se présentait. Les femmes n'étaient pas admises dans la classe de violon. C'est le fameux Auber qui réussit à briser l'obstacle. La petite prodige étudia trois ans au Conservatoire et en sortit avec le premier prix. Elle commença alors sa marche triomphale à travers les principales villes d'Europe. En 1853, Camille Urso, âgée de douze ans, s'embarquait pour l'Amérique et débuta à New-York où on lui fit une réception superbe. C'est le 16 juin 1855 qu'elle donna son premier concert à Québec. Elle ne devait séjourner au Canada qu'une quinzaine de jours, mais elle y fut si chaleureusement accueillie qu'elle y resta six mois. La carrière artistique de Camille Urso se poursuivit avec un succès toujours grandissant. Le journal *Le Pays* traduisait ainsi les sentiments des auditeurs de Camille Urso, après son dernier concert de Montréal : « Camille Urso a tant de poésie dans son jeu, elle semble emportée elle-même si doucement par le courant de la mélodie, qu'elle fait rêver l'imagination et croire que l'espace tout entier se peuple de voix enchanteresses et de bruits légèrement cadencés ».

cés. Tantôt, c'est une note fugitive que l'oreille entend à peine voltiger sur la corde, et qui s'échappe sous les doigts de l'artiste, comme si un souffle léger avait fait tressaillir l'instrument; tantôt, c'est un bruit précipité, des notes confuses, qu'on dirait se choquer entr'elles, et qui se poursuivant l'une l'autre vont se perdre d'un seul coup dans l'effet magique qui les réunit; tantôt, enfin, c'est une de ces notes longues, suaves, qui se prolongent en caressant les échos, gonflent les harmonies, se dilatent comme un parfum échappé dans l'espace, et s'emplissent pour ainsi dire des frémissements de notre être tout entier ». En 1865, J.-O. Turgeon, un admirateur du talent de Camille Urso, publiait, à Montréal, chez Plinguet et Laplante, une biographie très sympathique de l'artiste. Cette plaquette est aujourd'hui assez rare.

Charles Sabatier (1858)

Charles Sabatier, de son vrai nom Charles Waugh, jouissait en France d'une certaine réputation comme compositeur et pianiste. Anticonpartiste, Sabatier se fit bientôt un grand nombre d'amis et d'admirateurs à Québec et donna bon nombre de concerts dans la vieille capitale. C'est lui qui mit en musique le *Drapeau de Carillon* de Crémazie. Cette composition fut chantée pour la première fois à Québec à un concert donné par Sabatier à l'ancienne Salle de Musique, rue Saint-Louis, le 15 mai 1858. Cette même année Sabatier quitta Québec et se retira chez M. Giroux, riche marchand de Saint-Jean-Chrysostome, comté de Lévis. Il demeura deux ans dans cette paroisse. En 1860, on retrouve Sabatier à Saint-Gervais, comté de Bellechasse, où il touche l'orgue paroissial pendant quelques mois. De Saint-Gervais, Sabatier passa au presbytère de Chambly où il fut l'hôte du curé Mignault. C'est là qu'il écrivit sa fameuse cantate du Prince de Galles. On dit même qu'il fit alors la connaissance de la famille Lajeunesse et que c'est peut-être lui qui découvrit le talent d'Emma Lajeunesse pour le chant. Au commencement de 1862, Sabatier entra à l'Hôtel-Dieu de Montréal où il décéda le 25 août 1862, à l'âge de quarante-deux ans. Nazaire Levasseur a publié dans *La Musique* de 1920 une liste impressionnante des compositions de musique instrumentale, piano et orchestre, de Charles Sabatier.

Le baron de Gauldrée-Boileau (1859)

Le baron de Gauldrée-Boileau fut le premier consul de France à Québec. Avant lui, la France avait eu un agent consulaire au Canada, M.

Edward Ryan, mais celui-ci était canadien et n'appartenait pas au corps consulaire proprement dit. Le baron Gauldrée-Boileau arriva à Québec au cours de l'été de 1859. En septembre 1863, il était promu consul général de France à New-York. Pendant ses quatre années de séjour à Québec, il s'était rendu populaire dans toutes les classes de la société. Le 5 octobre 1863, l'Institut Canadien reconnaissait par une résolution adoptée à l'unanimité que le baron Gauldrée-Boileau avait beaucoup contribué à augmenter les relations commerciales du Canada avec la France. Le 5 novembre suivant, une députation des citoyens de Québec se rendait à la résidence du consul de France, et l'honorable Ulric-J. Tessier lui présentait une adresse d'adieu signée par les ministres, les juges, les membres du parlement, etc., etc. M. Gauldrée-Boileau répondit à ses amis que les quatre années qu'il avait passées à Québec compteraient parmi les plus agréables de sa vie. Le baron Gauldrée-Boileau et sa famille partirent pour New-York le 20 novembre 1863. La carrière du premier consul de France à Québec fut malheureusement interrompue en 1867, alors qu'il fut compromis dans l'affaire de la fameuse Compagnie Memphis, El Paso et Pacific Railroad, dont son beau-frère, le général Frémont, était président.

Le prince de Joinville (1860)

François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'Orléans, prince de Joinville, né à Neuilly, le 14 août 1818, était le fils de Louis-Philippe, duc d'Orléans, plus tard roi des Français, et de Marie-Amélie de Bourbon, princesse des Deux-Siciles. Il avait douze ans quand la révolution de juillet 1830 plaça son père sur le trône de Charles X. Le prince de Joinville prit du service dans la marine, ses deux frères aînés, les ducs d'Orléans et de Nemours, ayant choisi l'armée de terre. Il gagna ses promotions comme les autres officiers, c'est-à-dire après de sérieux examens. Il visita toutes les mers du monde et vint deux ou trois fois aux Etats-Unis qu'il admirait beaucoup. C'est le prince de Joinville qui, en 1840, fut chargé de transporter les cendres de Napoléon 1er de l'île Sainte-Hélène à Paris. En 1841, le prince se rendait sur les côtes de Terre-Neuve, à bord de la *Belle-Poule*, pour y conduire une enquête sur les pêcheries. La révolution de 1848 qui enleva son trône à Louis-Philippe trouva le prince de Joinville en Algérie, auprès du duc d'Aumale. Il était alors contre-amiral et sa carrière de marin prenait fin avec le bannissement de la famille d'Orléans hors de France. C'est pendant son exil, en juin 1860, que le prince de Joinville vint à Québec où il séjourna du 9 au 14 juin. Il ne semble pas qu'on lui ait fait de réception officielle. Napoléon III était alors empereur des Français et

comme il était en excellentes relations avec l'Angleterre, on ne voulut pas, sans doute, le froisser. En 1871, la loi d'abrogation permettait au prince de Joinville de rentrer en France où il décéda le 16 juin 1900.

Jérôme-Napoléon Bonaparte (1861)

Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, descendu de Montréal par un train du Grand-Tronc, mit pied à terre sur le quai du Grand-Tronc à Québec, à onze heures du soir, le 14 septembre 1861. Une foule nombreuse l'accueillit aux cris de « Vive la France ». Le prince Napoléon se rendit tout de suite à l'hôtel Clarendon avec sa suite, qui se composait de M. Mercier, ambassadeur de France aux Etats-Unis, du capitaine de marine Bonfils, du lieutenant-colonel Ragon, son aide de camp, et de Maurice Sand, fils de George. Le lendemain, 14 septembre, à neuf heures du matin, on tirait une salve de vingt-et-un coups de canon de la terrasse Durham, en l'honneur du prince. Dans le cours de la matinée, le prince reçut plusieurs visites, entr'autres celles de l'honorable G.-E. Cartier, du colonel Paynter, du lieutenant-colonel Irvine, du maire Pope, du greffier de la cité, François-Xavier Garneau. Le prince déclara à ce dernier qu'il avait lu son *Histoire du Canada* avec le plus vif intérêt. Dans l'après-midi, le prince, après avoir reçu le gouverneur Head, visita l'Université Laval, le Parlement, l'asile de Beauport et le soir le gouverneur Head le recevait à « Cataract ». Le 15 septembre, le prince Napoléon entendit la messe à la cathédrale, puis dîna à « Pis-Aller », résidence du baron Gaudrée-Boileau, consul de France. Les invités du baron étaient, outre l'illustre voyageur, les honorables John A. Macdonald, G.-E. Cartier, sir N.-F. Belleau, Joseph Cauchon, le juge Caron, le maire Pope, le colonel Paynter, le lieutenant-colonel Irvine et M. Feer, du consulat. Dans la soirée, le prince Napoléon fut l'hôte des officiers du 60^e Régiment Carabinier et le lendemain après avoir visité quelques chantiers de construction de navires, en compagnie du baron Gaudrée-Boileau, de l'honorable M. Cauchon et de M. J. Gilmour, reprit la route de New-York.

Lamirande (1866)

Lamirande, modeste commis de la succursale de la Banque de France à Poitiers, avait trouvé le moyen, en imitant habilement certaines signatures, de voler près d'un million de francs à la puissante institution. Sur le point d'être arrêté, il réussit à s'embarquer sur un paquebot en partance pour les Etats-Unis. Un détective français mis à sa poursuite le répéra

dans la république voisine, mais il lui échappa en se sauvant au Canada où il fut arrêté quelques semaines plus tard à Laprairie. Le détective français demanda aussitôt son extradition, mais Joseph Doutre, avocat du fugitif, soumit un bref d'*habeas corpus* en sa faveur à un juge de Montréal.

La France et l'Angleterre étaient alors en excellents termes. Le gouverneur Monck, pour être agréable au gouvernement français, donna ordre de remettre Lamirande entre les mains du policier français avant même d'attendre le jugement sur le bref d'*habeas corpus* demandé par Doutre. Lamirande, menottes aux mains, quitta Québec le 24 août 1866.

Joseph Doutre, une des lumières du barreau à l'époque, ne trouva pas de son goût le procédé du gouverneur Monck à l'égard de son client et se plaignit énergiquement au gouvernement impérial. En Angleterre, on donna raison à l'avocat canadien-français et la révocation de lord Monck ne fut pas étrangère à cette affaire.

Toutefois, Lamirande ne fut pas remis aux autorités canadiennes. Au Canada, il avait choisi pour le défendre, probablement le meilleur avocat du pays, Joseph Doutre. Dès son retour en France, il confia son sort au grand Lachaud, alors à l'apogée de ses succès comme avocat criminaliste. Le procès se déroula aux assises de la Vienne, en octobre 1866. Malgré toute son éloquence et ses moyens, Lachaud ne réussit pas à sauver son client qui fut condamné à dix ans de prison.

Le général de Galliffet (1867)

La famille de Galliffet est très ancienne. Sa filiation authentiquement prouvée part du quatorzième siècle. Le 1er mars 1688, Louis XIV donnait le commandement d'une compagnie des troupes de la Nouvelle-France à François de Galliffet de Caffin. M. de Galliffet passa ici au printemps de 1688. Un an plus tard, il remplaçait M. de Varennes, décédé, comme commandant des Trois-Rivières. En 1692, M. de Galliffet devenait major de Québec, puis, l'année suivante, lieutenant de roi à Montréal. En 1710, M. de Galliffet, malgré les plaintes portées contre lui, était promu gouverneur des Trois-Rivières. Il s'embarqua pour la France en 1716 et ne revint pas. M. de Galliffet était d'une bravoure à toute épreuve, mais sa conduite légère lui avait attiré ici beaucoup d'ennuis.

Le général marquis de Galliffet n'était pas le descendant direct de notre ancien gouverneur des Trois-Rivières mais de son frère, le marquis Louis-François de Galliffet. Le général marquis de Galliffet, né à Paris le

23 janvier 1830, avait gagné ses grades et la renommée en commençant au bas de l'échelle puisqu'il était entré au service comme engagé volontaire en 1848. Envoyé sur sa demande au Mexique en 1862, il s'y distingua par sa bravoure indomptable. Il eut le ventre ouvert par un éclat d'obus et on ne put lui sauver la vie qu'en lui appliquant sur le corps un appareil devenu célèbre sous le nom d'*estomac d'argent*. Après sa guérison, M. de Galliffet passa à l'armée d'Afrique pour retourner bientôt au Mexique où il rendit de grands services particulièrement à l'affaire de Medellin (7 janvier 1867). C'est en revenant du Mexique, en avril 1867, que le général de Galliffet visita Québec.

Levesque des Varannes (1868)

En 1868, la frégate française à vapeur d'*Estrées* vint se ravitailler à Québec. C'était un magnifique vaisseau de six canons avec un équipage de cent cinquante hommes. La d'*Estrées* arriva à Québec le 16 août et en repartit le 11 septembre. Elle était commandée par le capitaine de frégate Levesque des Varannes. Les autres officiers étaient M. Bruère, premier lieutenant; M. Vaisseau, deuxième lieutenant; M. de Cherval, troisième lieutenant; M. Riou, enseigne; M. Molie, chirurgien en chef; M. Evrard, assistant-chirurgien. M. des Varannes, pendant son séjour de moins d'un mois dans le port de Québec, se créa un grand nombre d'amis. En partant de Québec, la d'*Estrées* se dirigea vers la mer des Antilles. Elle avait pour mission de suivre les péripéties de la guerre civile et de protéger le commerce français contre les exigences des partis rivaux. Atteint de la fièvre jaune, le lendemain de son départ de Cuba, Levesque des Varannes rendit l'âme à Port-au-Prince, dans la demeure du consul général de France, M. de Courthial. Agé de trente-neuf ans, le commandant des Varannes avait fait les campagnes de Crimée, d'Italie et de Chine et avait été choisi en 1866 comme officier d'ordonnance de Napoléon III. Ecrivain de mérite, M. des Varannes avait publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des études très remarquées entre autres *La marine française dans la guerre d'Italie* (1860), et *La Chine depuis le traité de Pékin* (1863).

L'acteur Alfred Maugard (1871)

Alfred Maugard arriva à Québec en juillet 1871. Il était à la tête d'une compagnie d'acteurs qui s'intitulait Compagnie lyrique et dramatique française des Antilles. La compagnie avait donné quelques repré-

sentations à Montréal où elle avait eu beaucoup de succès. Les acteurs et chanteurs étaient MM. Maugard, Lavagne, Bourdais, Bessières et Mmes Maugard, Bessières et Lavagne.

Pour leurs premières représentations à la Salle de Musique, le 3 août 1871, les artistes donnèrent l'opéra comique *Le maître de chapelle* et l'opérette *La rose de Saint-Flour*. Ils furent reçus avec tant d'applaudissements que l'acteur Maugard, caractère légèrement enthousiaste, crut qu'il y avait place à Québec pour un théâtre français permanent. Tout alla bien pour commencer. Les pièces jouées étaient irréprochables et la troupe Maugard recevait l'encouragement de toute la population. Mais lorsque la troupe commença à donner des pièces plus ou moins acceptables, les autorités religieuses patientèrent pendant quelques semaines, puis voyant que M. Maugard ne tenait pas compte de leurs avertissements, Mgr Taschereau, par une lettre du 7 novembre 1873, lue dans toutes les églises de la ville, condamnait le théâtre français et défendait aux catholiques d'y assister. Ce fut la fin du théâtre français si brillamment inauguré par Maugard à Québec.

C'est l'acteur Alfred Maugard, qui, le 4 décembre 1872, avait monté à la Salle de Musique, la pièce de l'honorable F.-G. Marchand, *Erreur n'est pas compte*.

Le père Bourgeois (1873)

C'est le Père Bourgeois qui fut le premier Dominicain à se faire entendre dans la chaire de Notre-Dame de Québec. Dans ses *Souvenirs d'une classe au séminaire de Québec*, Joseph-Edmond Roy écrit : « Un soir de décembre, en 1873, pendant la neuvaine de l'Immaculée Conception, nous vîmes pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame de Québec la robe blanche d'un Frère Prêcher. C'était le Père Bourgeois qui venait au Canada fonder un couvent de son ordre. L'apparition de ce fils de Saint-Dominique, pour nous qui étions pétris de Lacordaire, créa tout un événement. Et puis cette manière neuve de prêcher fut une révélation. Au lieu d'entendre parler, comme c'est l'habitude dans une retraite, des peines éternelles et du petit nombre des élus, au lieu de sermons dogmatiques, voici que l'on nous donnait une véritable conférence, dans le genre de celles de Ventura, du Père Félix, de Lacordaire. Voici que l'on nous parlait de l'accord de la foi et de la raison, de la supériorité des Ecritures sur les données de la science; voici que l'on nous disait que ces enne-

mis apparemment irréconciliables pouvaient vivre à côté l'un de l'autre dans la plus parfaite harmonie. Nous nous délections aux sons harmonieux des périodes du prédicateur, nous suivions avec un incomparable charme le développement oratoire de ses idées généreuses, nous savourions ce langage plein, sonore, délicat, attique, émaillé des plus rares fleurs de la rhétorique. Et comme le costume blanc de l'orateur, avec son large manteau noir, se prêtait bien à cette éloquence vibrante, chaude, presque théâtrale ».

Le contre-amiral Thomasset (1874)

C'est le 1er août 1874, que la frégate la *Magicienne*, portant le pavillon du contre-amiral Thomasset, et l'avisio à vapeur *Adonis*, commandant Humann, entrèrent dans le port de Québec. Pendant leur séjour à Québec les marins français furent reçus à bras ouverts par tous les citoyens. Le 6 août, M. Owen Murphy, maire de Québec, donnait un dîner de soixante-quinze couverts au contre-amiral Thomasset et à ses officiers. M. Thomasset répondit comme suit à sa santé proposée par le maire de Québec : « Les marins ne sont pas d'habitude des orateurs, nous sommes pour cela trop souvent dans la brume. Si je ne me sentais soutenu par le sympathique et fraternel accueil que je reçois de vous, je pourrais à peine vous exprimer tous les sentiments que je ressens. Laissez-moi cependant vous dire qu'en entrant dans les eaux de votre majestueux Saint-Laurent, quelque chose a parlé à mon âme de Français. J'ai senti que je retrouvais dans votre hospitalier Québec la maison, la famille, la patrie ». Le lendemain, il y eut une charmante réception dans les bocages de Spencer-Wood en l'honneur des officiers de la *Magicienne* et de l'*Adonis*. Le 16 août, le corps de musique de la *Magicienne*, sous la direction de M. Cretalla, donnait un concert sur la place du marché Jacques-Cartier, à Saint-Roch. Plus de 10,000 personnes, nous disent les journaux du temps, s'y étaient réunies pour entendre et applaudir les musiciens français. La *Magicienne* leva l'ancre le 17 août. Le *Canadien* du même jour adressait ses adieux aux marins de la France : « Amiral, officiers et matelots, nous vous avons vu arriver avec bonheur; nous vous voyons partir avec regret. Si vous conservez un bon souvenir de votre séjour parmi nous, veuillez croire que votre passage fera époque dans la mémoire de tous ceux qui ont connu votre urbanité, votre courtoisie et l'intérêt que vous avez porté à cette population française, d'un autre âge peut-être à vos yeux mais qui vous a rappelé les pages glorieuses de l'histoire de la vieille France ».

Claudio Jannet (1880)

Claudio Jannet était né en Provence, en 1844. Docteur en droit de l'Université d'Aix à 21 ans, il collabora à l'ouvrage de Le Play, *L'organisation de la famille*, avant de publier lui-même *Les Institutions sociales et le droit civil à Sparte*. En 1875, parut son ouvrage *Les Etats-Unis contemporains* qui fit sa réputation. C'est cette même année qu'il fut appelé à Paris comme professeur d'économie politique. Tout en donnant ses cours à l'Institut Catholique de Paris, il collaborait au *Correspondant*, à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue des Institutions et du Droit*. Il publiait aussi des ouvrages remarquables, *Le socialisme d'Etat et la réforme sociale*, *Le capital*, *La spéculation et la finance au XIXe siècle*. M. Jannet, décédé à Paris au mois d'octobre 1894, était venu à Québec en 1880 pour assister aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste et prendre part aux travaux du Congrès Catholique. Il était accompagné du comte Jules de Foucault, journaliste, attaché à la rédaction du *Monde*, de Paris. Après le Congrès Catholique, MM. Jannet et Foucault firent le tour du lac Saint-Jean, en compagnie du juge A.-B. Routhier. Celui-ci raconta les péripéties de ce voyage dans un petit ouvrage devenu rare aujourd'hui et auquel il avait donné le titre *En canot*.

Le général Boulanger (1881)

La marche célèbre de Paulus *En r'venant de la revue* qui prolongea dans le monde entier l'écho des applaudissements du peuple de Paris pour son idole, le général Boulanger, fut si populaire à Québec qu'elle devint une scie. On la chantait et on la jouait partout. La popularité du général Boulanger fut telle pendant quelque temps, en France, que Maurice Barrès pouvait écrire : « Les royalistes attendent de Boulanger leur roi, les républicains leur République, les césariens leur César, les patriotes Metz et Strasbourg, les gens paisibles l'ordre, et tous les inquiets une aventure où leur cas se liquiderait ». Son incursion dans la politique tua son prestige en quelques semaines. Floquet lui lança, en chambre, la fameuse riposte : « A votre âge, monsieur le général Boulanger, Napoléon était mort et vous ne serez jamais que le Sieyès d'une constitution mort-née ». L'aventure finit tristement. Georges Boulanger démissionna comme député puis se retira à Bruxelles où il finit par se suicider sur la tombe de sa maîtresse, Marguerite de Bonnemaïn. Le général Boulanger avait visité Québec en 1881. Délégué, avec quelques-uns de ses frères d'armes,

aux fêtes de Yorktown, aux Etats-Unis, il avait pris le chemin des écoliers pour retourner en France afin de voir la Province de Québec dont il avait entendu parler comme d'un pays resté français malgré ses cent vingt-deux ans de séparation avec la mère-patrie. Le général Boulanger arriva à Québec le 29 décembre 1881, au matin. Il était accompagné du colonel de dragons Bossan, du chef de bataillon du génie Bureaux de Pussy, du capitaine baron Henri d'Aboville, de M. Gaston de Sahune et du vicomte de Noailles. Il n'y eut pas de réception publique, mais on les conduisit aux chutes Montmorency, puis à l'hôtel Bureau, où il y eut dîner, présidé par le maire de Québec, M. Docile Brousseau. Les orateurs, outre le maire, furent MM. P.-J.-O. Chauveau, le comte de Sesmaisons, l'honorable Joly et le juge Routhier. Le général Boulanger répondit au nom de ses amis. « Les paroles du jeune et déjà illustre général, disait *L'Événement* du lendemain, ont été au cœur de tous les convives, et c'est certainement là le genre de succès que pouvait davantage ambitionner l'orateur : sentir ainsi, aussi loin de la France, vibrer le cœur de la France ». Dans l'après-midi, le général Boulanger visita la citadelle et, le soir, dîna, avec toute la délégation, chez le comte de Sesmaisons, consul de France, qui résidait alors sur le Cap, puis à dix heures, ils repartaient pour Montréal, en compagnie de l'honorable Adolphe Chapleau.

Le général de Charette (1882)

Le général de Charette, l'intrépide défenseur du Saint-Siège, avait eu les Zouaves canadiens sous ses ordres à Rome. Tous l'aimaient, et celui-ci, en retour, avait une affection vraiment paternelle pour les jeunes Canadiens qui combattaient pour la cause de l'Eglise. Le général de Charette avait toujours rêvé de voir le Canada, surtout la province de Québec dont les habitants avaient sa foi et sa langue. Ce n'est qu'en 1882, qu'il put se donner ce plaisir. Le général de Charette arriva à Québec par le Chemin de fer du Nord le 27 juin 1882. Plus de 10,000 personnes l'attendaient à la gare et la réception fut chaleureuse. M. de Charette, Mme de Charette et M. de La Rochefoucault, leur compagnon de voyage, se retirèrent à l'hôtel Saint-Louis pendant leur séjour ici. Le lendemain, dans la matinée, les Zouaves pontificaux de Québec offrirent leurs hommages à leur ancien chef. Dans l'après-midi, le général assistait à l'inauguration du nouvel édifice du Cercle Catholique, à Saint-Roch. Il visita ensuite la chute Montmorency et, le soir, prit le dîner chez M. Philippe Landry, député de Montmagny. Le 29 juin, jour de la Saint-Pierre,

alors fête obligatoire, le général de Charette et ses compagnons assistèrent à la messe à la Basilique. Ils se rendirent ensuite à la Jeune-Lorette où les Hurons leur firent une réception à leur façon et avant leur départ pour Montréal, les distingués visiteurs furent les hôtes du marquis de Lorne, à la Citadelle.

Maurice Grau (1882)

La troupe française de Maurice Grau fit une tournée en Amérique au cours de l'année 1882. Elle joua un peu partout aux Etats-Unis et au Canada. Les principaux artistes étaient Mlle Paola Marié, Mme Anaïs Privat, Mme Dalmont, Mlles Cécile Grégoire, F. Delorme, Marie Valot, Malvina, Vallée, Goldstein, Vandamme, Duparc, Ruffino, Dupin, Charson, Seygan, Gabineau, Cadie, etc. et MM. Joseph Mauras, Foyard, Danguon, Tauffenberger, Mezières, Mussy, etc., etc. La troupe donna à la Salle de Musique les 25, 26 et 27 mai 1882 les opéras *Mignon* d'Ambroise Thomas; *Si j'étais roi* d'Adolphe Adam; *Les noces d'Olivette* d'Edmond Audran et *Les dragons de Villars* de Louis-Aimé Maillart.

Les journaux du temps font de grands éloges des artistes de la troupe Grau en des termes presque dithyrambiques. De Paola Marié, on disait : « Elle a des intonations superbes et parfois des gestes parfaits d'innocence, d'énergie ou de coquetterie. Douée d'une voix dont le timbre est des plus agréables, elle enlève certains couplets avec une aisance et une vigueur qui électrisent l'auditoire. » Mme Dalmont avait sa part d'éloges : « Sans avoir l'ampleur de celle de Paola Marié, la voix de Mme Dalmont est fort belle et se prête merveilleusement aux caprices du compositeur. » « M. Mauras, disait un autre journal, possède une des plus belles voix de ténor que nous ayons entendues sur notre scène. Dans certains couplets, il est tout simplement admirable et fait une profonde impression sur les spectateurs. »

L'Événement du 29 mai 1882 disait : « La troupe d'opéra de M. Grau a terminé samedi la série de ses représentations à Québec. Le succès artistique a été complet; quant au succès pécuniaire, il n'a peut-être pas été aussi considérable que beaucoup de personnes pourraient le supposer, eu égard aux frais énormes qu'entraîne l'entretien d'une compagnie aussi nombreuse. » *L'Événement* remarquait en terminant son appréciation de la semaine d'opéra dont Québec avait été dotée que le public aurait préféré de l'opéra bouffe à de l'opéra comique. La troupe, d'après lui, aurait dû jouer *Les noces d'Olivette* dès le premier soir, ce qui aurait attiré

salle comble à chaque représentation. C'est à Arthur Lavigne que la ville de Québec fut redevable de la visite de la troupe Grau. Il s'était rendu responsable de tous les frais.

A handwritten signature in black ink, reading "Antoine Roy". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping initial 'A' and a stylized 'R'.